



L'appel du danger

Patricia WENTWORTH

ISBN : 978-2-264-04584-3

N° 4078

Prix : 7,40 €

I

Ne dit-on pas que la vie serait intolérable si l'on savait ce qu'elle nous réserve ? Parfois, pourtant, nous sommes sûrs de le savoir. Ce lundi matin par exemple, revenant de son dernier week-end de célibataire chez les Rayne, Lindsay Trevor était certain de ce que l'avenir lui réservait : le samedi suivant, après avoir convolé en justes noces avec Marian Rayne, ils partiraient tous deux passer un mois de lune de miel en Italie ; au retour, ils emménageraient dans un appartement en ville où ils vivraient heureux et auraient beaucoup d'enfants.

En arrivant à la gare de Guilford, Trevor était loin de se douter qu'il sortait de la voie qu'il s'était si plaisamment tracée. Il acheta un journal, monta dans le train, ferma la porte du compartiment et s'installa dans un coin.

Il déplaçait son journal quand on tripota nerveusement la poignée de la porte ; celle-ci s'ouvrit sur Miss Alethea Witherington, chargée de deux sacs, d'un panier, d'un chien, d'une mallette et de paquets. Ceux-ci tombèrent par terre, le panier heurta la cheville de Lindsay et le chien jappa. Enfin, ce que Lindsay supposa être un chien, une chose minuscule et pleine de poils avec un collier bleu pâle orné de trois clochettes dorées ; une laisse bleue la reliait à une dame maigre, d'âge moyen, à l'œil enthousiaste, bizarrement vêtue, qui s'installa en face de Lindsay.

Juste avant le départ du train, un homme grand et voûté entra avec nonchalance dans le compartiment et s'assit dans le sens opposé à la marche ; il sortit de sa poche un livre à la couverture usée, chaussa des lunettes à monture d'écaille et se mit à lire.

Dès que le train eut quitté la gare, Miss Alethea Witherington s'adressa en roucoulant à la créature poilue qui se tenait sur ses genoux.

© Patricia Wentworth, 1934.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche,
2008, pour la traduction française

— Il aime bien le tchou-tchou, mon Choupinet ? Il adore voyager avec sa maman, le trésor ?

Lindsay jeta un coup d'œil par-dessus son journal et croisa le regard de la dame, qui s'enquit aussitôt :

— J'espère que vous n'avez rien contre les chiens, monsieur ?

Lindsay murmura une réponse polie et retourna aux résultats du golf.

Miss Witherington parlait toujours à son chien, avec le secret espoir que le jeune homme finirait par poser son journal pour constater à quel point Choupinet était une créature exceptionnelle de beauté et d'intelligence. L'activité principale de Miss Witherington consistait à collectionner les admirateurs – non pour elle-même, mais pour son compagnon à quatre pattes. Inutile d'attendre quoi que ce soit de l'autre passager, songea-t-elle : les messieurs d'un certain âge apprécient rarement les animaux et parfois, dans le train, leur attitude frise même la goujaterie. Mais les hommes jeunes aiment les chiens. Son vis-à-vis était plaisant à regarder, sans doute un vrai gentleman, à voir son élégant costume gris ; ses traits, sans être beaux, étaient agréables. Tout le monde ne peut être beau, mais ce jeune homme était incontestablement séduisant et sans nul doute un gentleman.

Elle poursuivit son monologue : Choupinet avait-il chaud ? Avait-il froid ? Avait-il faim ? N'était-il pas un toutou très, très intelligent ?

Sa voix possédait un chuintement acéré capable de transpercer toutes les oreilles. Lindsay renonça à lire son journal, qu'il maintint toutefois à hauteur de son visage, craignant, s'il le baissait, d'être entraîné dans un échange de propos interminables sur les mérites de Choupinet. Il enviait l'homme assis à l'autre bout du compartiment, qui lisait avec un calme olympien, alors que lui-même, impatient de nature, sentait que sa voisine commençait à lui taper sur les nerfs. Celle-ci demanda de nouveau à son chien s'il avait faim, question qui déclencha une cascade de jappements ; s'ensuivirent une forte odeur de banane, puis le crissement d'un sac en papier ; Choupinet fut pris d'une sorte de joyeuse frénésie.

— Assis ! ordonna Miss Witherington. Bien droit ! Non ! Pas sur les genoux de maman ! Oh non, pas comme ça, mon trésor, bien droit sur le siège, comme un grand garçon !

Lindsay jeta un coup d'œil par-dessus son journal : la boule de poils se balançait, agitant des pattes minuscules, roulant des yeux brillants en direction de la banane que lui pelait sa maman.

— Fais le beau maintenant ! s'écria celle-ci en prenant un bout de banane qu'elle planta sur la truffe satinée. Fais le beau !

Lindsay se replongea dans son journal. Manifestement, cette femme mourait d'envie de capter l'attention d'un auditoire. Son œil luisant rappelait celui du Vieux Marin¹, mais Lindsay ne souhaitait guère jouer l'invité à la noce.

De son côté, Miss Witherington continuait d'espérer : le jeune homme n'avait-il pas jeté un coup d'œil par-dessus son journal ? Comment pouvait-on regarder Choupinet une seule fois sans avoir envie de recommencer ? Surtout un garçon si charmant qui, songea-t-elle après lui avoir lancé un regard furtif, ressemblait à l'un des petits-fils de Lady Lorrimer – celui qui avait obtenu une bourse et qui était pour sa grand-mère d'un tel réconfort – pas celui qui s'était endetté à Oxford et avait failli contracter un mariage malheureux.

Choupinet fit une démonstration de tout son répertoire de pitreries, derrière le *Times* déployé. Miss Witherington ne chuchotait plus, mais sa voix, dans une tonalité plus stridente, possédait toujours la capacité de pénétrer les oreilles d'autrui. Le dernier tour de Choupinet était le meilleur. Comment ne pas être ému à la vue d'un petit chien mourant pour la patrie ?

— Meurs pour la patrie, mon trésor ! Meurs pour ton pays, gentil, gentil, gentil toutou !

¹*Le Dit du Vieux Marin*, célèbre poème de Coleridge. (N.d.T.)

Il mourut de façon très réaliste, tout en gardant un œil luisant sur le dernier morceau de banane, mais il ne recueillit aucun applaudissement de la part du voyageur obstinément caché derrière son journal. À ce moment, le train, entré en gare de Woking, s'immobilisa.

Les joues empourprées, Miss Witherington révisait son opinion sur le lecteur du *Times*, un être insensible qui, tout compte fait, ne ressemblait pas du tout à ce charmant Mr. Lorrimer. Elle prit sous un bras Choupinet offensé et son panier bordé de tissu bleu, empoigna de l'autre main mallette, paquet et sachet de bananes, et se précipita sur le quai où elle sauta au cou d'une forte femme au visage rougeaud, sa très chère amie Ida Clement. Ida adorait Choupinet et l'avait invité spécialement à venir passer la journée avec elle.

Miss Witherington embrassa Mrs. Clement avec plus de chaleur que d'ordinaire et ne remarqua qu'elle avait laissé tomber son sachet de bananes que lorsque Lindsay le lui tendit. Il ramassa également le panier et lui apporta les biscuits qu'elle avait oubliés dans le filet. En guise de remerciement, Choupinet lui mordit la main.

Lindsay remonta dans le compartiment. Un porteur claqua la porte du wagon et le train quitta la gare. Le voyageur assis dans un coin tourna une page de son livre et continua sa lecture, toujours avec l'air de se trouver au sommet de l'Olympe. Lindsay se demandait s'il avait même remarqué la présence du chien, quand l'homme posa son livre sur ses genoux, remonta ses lunettes sur son front et l'interrogea, d'une voix douce et cultivée :

— Accepteriez-vous de mourir pour votre pays ?